

de ténèbres, jour de tempête, jour d'indignation éternelle¹; et nous ne considérons pas de quelle sorte nous pourrions porter les coups incessamment redoublés de cette main souveraine. Jésus-Christ succombe sous ce poids terrible : il s'afflige, il se trouble, il sue sang et eau, il se plaint d'être délaissé; il ne trouve point de consolation.

Tel est, messieurs, un Jésus sous l'effroyable pressoir de la justice divine. Les femmes de Jérusalem sont émues de compassion, voyant l'excès de ses maux et de ses douleurs; mais écoutez comme il leur parle : « Ne pleurez point sur moi, leur dit-il; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants². » Déploré la calamité qui vous suit de près : « car si on fait ainsi au bois vert, que fera-t-on au bois sec³? » Chrétiens, qui vous étonnez de voir Jésus-Christ traité si cruellement, étonnez-vous de vous-mêmes et des supplices que vous attirez sur vos têtes criminelles. Si la justice divine n'épargne pas l'innocent, parce qu'il a répondu pour les pécheurs, que doivent attendre les pécheurs eux-mêmes, s'ils méprisent la miséricorde qui leur est offerte? Si ce bois vert, ce bois vivant; si Jésus-Christ, cet arbre fécond qui porte de si beaux fruits, n'est pas épargné : pécheur, bois aride, bois déraciné, qui n'est plus bon que pour le feu éternel, que dois-tu attendre? C'est ce que nous ne voyons pas; et Jésus touché de compassion des misères qui nous attendent : O Père! ayez pitié de ces insensés qui courent en aveugles à leur damnation, en riant, en battant des mains, en s'applaudissant les uns aux autres. O Père, ayez pitié de leur ignorance ou plutôt de leur stupidité insensée : *Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt*⁴ : « Mon Père, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font. » Non-seulement il prie, chrétiens, mais il sacrifie pour nous : « Dieu était en Christ se réconciliant le monde⁵. »

Mais que nous sert, chrétiens, que Jésus-Christ ait crié pour nous à son Père, et qu'il ait payé de son propre sang le prix de notre rachat, si nous périssons cependant parmi les mystères de notre salut et à la vue de la croix, en négligeant de nous appliquer les grâces qu'elle nous présente? Ah! voici les jours salutaires où Jésus-Christ veut célébrer la pâque avec nous; où les pasteurs, où les prédicateurs, où toute l'Église nous crie : « Mes frères, nous vous conjurons, pour Jésus-Christ, de vous réconcilier avec

¹ Joël. II, 1, 2.

² Luc. XXIII, 28.

³ Ibid. 31.

⁴ Luc. XXIII, 34.

⁵ II. Cor. V, 19.

« Dieu¹. » Qui de nous n'est pas résolu durant ces saints jours d'approcher de la sainte table? O sainte résolution! mais trouvez bon néanmoins que je vous arrête pour vous dire avec l'apôtre : *Probet autem seipsum homo*² : « Que l'homme s'éprouve soi-même. » L'action que vous allez faire est la plus sainte, la plus auguste, la plus importante du christianisme : il ne s'agit de rien moins que de manger de sa propre bouche sa condamnation ou sa vie, de porter la miséricorde ou la mort toute présente dans ses entrailles. Le mystère de l'eucharistie, c'est le mémorial sacré de la passion de Jésus : il y est encore sur le Calvaire; il y répand encore pour notre salut le sang du nouveau testament : il y renouvelle, il y représente, il y perpétue son saint sacrifice.

Nous avons remarqué, mes frères, dans la passion, le crime de ses ennemis et sa sainteté infinie; maintenant il est question en communiant [de savoir] à laquelle de ces deux choses vous aurez part : sera-ce à la sainteté de la victime, ou aux crimes de ceux qui l'immolent? sera-ce pour perpétuer la violence ou la soumission, les outrages ou l'obéissance, la trahison de Judas ou [la fidélité du Sauveur]; Dieu ne venge rien plus terriblement que la profanation de ses saints mystères. Dans une action dont les suites sont si importantes, l'apôtre a raison de nous arrêter et de nous ordonner une sainte épreuve : donc à la vue de ce saint autel que chacun s'éprouve soi-même et rentre dans les replis de sa conscience. Oubliez donc toutes vos affaires; car quels soins ne doivent céder à celui de se rendre digne de Jésus-Christ? et peut-on imaginer quelque chose qu'il soit ni plus utile de bien recevoir, ni plus dangereux de profaner, que son mystère adorable?

Songez-vous à corriger votre vie, à restituer le bien mal acquis, à réparer les injustices que vous avez faites? Je ne puis pas vous en faire ici le dénombrement : songez seulement à celles du jeu si fréquentes, si peu méditées, si peu réparées. Je tremble pour vous quand je considère les avantages frauduleux que vous prenez et que vous donnez, les ruines qui s'en ensuivent, et le repos malheureux que je vois sur ce sujet dans les consciences. Il semble qu'on se persuade que tout est jeu dans le jeu; mais il n'en est pas de la sorte. Les injustices ne sont pas moins grandes, ni les restitutions moins obligatoires; sans que j'y puisse remarquer d'autres différences sinon qu'on y pense moins, et que les fraudes et voleries sont plus ordinaires et plus manifestes.

¹ II. Cor. V, 20.

² I. Cor. XI, 28.

Pensez-y donc, chrétiens : si ce n'est qu'avec vos richesses vous vouliez encore jouer votre âme, ou plutôt non tant la jouer que la perdre très-assurément, d'une manière bien plus hardie que vous ne faites vos biens. Le grand saint Ambroise s'étonne de la hardiesse des grands joueurs, « qui peut-être changent, dit ce grand homme¹, à tous moments de fortune; tantôt riches, tantôt ruinés, selon qu'il plaît au hasard. » Ne vous étonnez pas, chrétiens, si nous descendons à ces bassesses; et si vous trouvez peut-être que c'est trop rabaisser nos discours, jugez donc combien il est plus indigne de rabaisser jusque-là votre conscience. Mais je ne finirais jamais ce discours, si je voulais faire avec vous tout votre examen : *Probet autem seipsum homo* : « Que l'homme s'éprouve soi-même. » Si vous vous mettez à l'épreuve, connaissez votre faiblesse et défiez-vous de vos forces... de cette même bouche dont nous consacrons les divins mystères, recevez-les saintement : ne faites point vos pâques par un sacrilège.

PREMIER SERMON

POUR

LE JOUR DE PAQUES.

De quelle manière le péché nous est devenu naturel : combien ses mauvaises inclinations sont inhérentes à notre âme. Comment Jésus-Christ est-il mort au péché pour nous en guérir. Obligation que nous avons de porter en nous la ressemblance de sa mort : renouvellement continué qu'elle nous prescrit. Quelle doit être la joie des chrétiens dans le temps pascal. La source, les progrès et les âges divers de la vie des justes : paix parfaite et bonheur du dernier âge. Comment nos corps mêmes seront vivifiés.

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur. Quod enim mortuus est peccato, mortuus est semel : quod autem vivit, vivit Deo.

Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts ne mourra plus désormais, la mort n'aura plus d'empire sur lui : car quant à ce qu'il est mort, il est mort seulement une fois pour le péché; mais quant à la vie qu'il a maintenant, il vit pour Dieu. Rom. VI, 9, 10.

Quand je vois ces riches tombeaux sous lesquels les grands de la terre semblent vouloir cacher la honte de leur corruption, je ne puis assez m'étonner de l'extrême folie des hommes qui érigent de si magnifiques trophées à un peu de cendre, et à quelques vieux ossements. C'est en vain que l'on enrichit leurs cercueils de marbre et de bronze; c'est en vain que l'on déguise leur nom véritable par ces titres superbes de monuments

¹ Lib. de Tob. cap. XI, t. I, col. 602, 603.

et de mausolées. Que nous profite, après tout, cette vaine pompe, si ce n'est que le triomphe de la mort est plus glorieux, et les marques de notre néant plus illustres? Il n'en est pas ainsi du sépulcre de mon Sauveur. La mort a eu assez de pouvoir sur son divin corps, elle l'a étendu sur la terre sans mouvement et sans vie; elle n'a pas pu le corrompre, et nous lui pouvons adresser aujourd'hui cette parole que Job disait à la mer : « Tu iras jusque-là, et ne passeras pas plus outre, cette pierre donnera des bornes à ta furie; » et à ce tombeau, comme à un rempart invincible, seront enfin rompus tes efforts : *Usque huc venies; et non procedes amplius, hic confringes tumentes fluctus tuos*¹.

C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus après avoir subi volontairement une mort infâme, il veut après cela que « son sépulcre soit honorable, » comme dit le prophète Isaïe : *Erit sepulcrum ejus gloriosum*². Il est situé au milieu d'un jardin, taillé tout nouvellement dans le roc; et de plus il veut qu'il soit vierge aussi bien que le ventre de sa mère, et que personne n'y ait été posé devant lui : davantage, il faut à son corps cent livres de baume du plus précieux, et un linge très-fin et très-blanc pour l'envelopper. Et après que, durant le cours de sa vie, « il s'est rassasié de douleurs et d'opprobres : » *Saturabitur opprobriis*, nous dit le prophète³; vous diriez qu'il soit devenu délicat dans sa sépulture : n'est-ce pas pour nous faire entendre qu'il se préparait un lit plutôt qu'un sépulcre? Il s'y est reposé doucement jusqu'à ce que l'heure de se lever fût venue⁴; mais tout d'un coup il s'est

¹ Job. XXXVIII, 11.

² Is. XI, 10.

³ Thren. III, 30.

* Il faut qu'il y dorme, et qu'il repose encore quelque temps jusqu'à ce que l'heure de se lever soit venue. Nous aurons jusqu'à la nuit quelque reste de tristesse : *Ad vesperum demorabitur fletus*; mais demain dès le matin sa résurrection nous comblera d'une sainte réjouissance, et *ad matutinum lætitia*¹. Que ferons-nous donc ainsi partagés entre la tristesse et la joie? si nous ne parlons que de sa résurrection, notre douleur sans doute s'en trouvera offensée : que si nous nous contentons de nous entretenir de sa mort, notre espérance ne sera pas satisfaite. Joignons-les toutes deux, chrétiens, et voyons les obligations que l'une et l'autre nous impose.

O Marie! nous ne craignons pas de nous adresser à vous aujourd'hui; nous savons que l'amertume de vos douleurs est bien adoucie : bientôt vous apprendrez que votre Fils aura pris une nouvelle naissance; et vous ne porterez point d'envie à son saint sépulcre, de ce qu'il aura été comme sa seconde mère : au contraire vous n'en recevrez pas moins de joie que lorsque l'ange, etc.

* Bossuet avait d'abord ainsi disposé l'exorde de son sermon, pour le prêcher le Samedi-Saint : il a dans la suite mis cet exorde dans l'état où il se trouve ici, pour l'approprier entièrement à la solennité du jour de Pâques. (Edit. de Déforis.)

¹ Ps. XXXIX, 6.

éveillé, et se levant il vient éveiller la foi endormie de ses apôtres.

Aujourd'hui les trois pieuses Maries étant accourues dès le grand matin pour chercher leur bon Maître dans ce lit de mort : « Que cherchez-vous ici, leur ont dit les anges, vous cherchez Jésus de Nazareth crucifié : il n'y est plus ; il est levé, il est ressuscité : voyez le lieu où il était mis. » O jour de triomphe pour notre Sauveur ! ô jour de joie pour tous les fidèles ! Je vous adore de tout mon cœur, ô Jésus victorieux de la mort ! vraiment c'est aujourd'hui votre pâque, c'est-à-dire votre passage, où vous passez de la mort à la vie. Faites-nous la grâce, ô Seigneur Jésus ! que nous fassions notre pâque avec vous, en passant à une sainte nouveauté de vie : ce sera le sujet de cet entretien.

O Marie ! nous ne craignons pas de nous adresser à vous aujourd'hui : l'amertume de vos douleurs est changée en un sentiment de joie ineffable. Vous avez déjà appris la nouvelle que votre Fils bien-aimé a pris au tombeau une nouvelle naissance, et vous n'avez point porté d'envie à son saint sépulcre, de ce qu'il lui a servi de seconde mère : au contraire vous n'avez pas eu moins de joie que vous en conçûtes lorsque l'ange vous vint annoncer qu'il naîtrait de vous, en vous adressant ces paroles, par lesquelles nous vous saluons : *Ave, etc.*

Je m'étonne quelquefois, chrétiens, que nous ayons si peu de soin de considérer, et ce que nous sommes par la condition de notre naissance, et ce que nous devenons par la grâce du saint baptême. Une marque évidente que nous n'avons pas bien pénétré le mystère de notre régénération, c'est de voir les divers sentiments des auditeurs quand on vient à discourir de cette matière. Les uns, tout charnels et grossiers, sitôt qu'ils entendent parler de nouvelle vie, et de résurrection spirituelle, et de seconde naissance, demeurèrent presque interdits ; peu s'en faut qu'ils ne disent avec Nicodème : « Comment se peuvent faire ces choses ? quoi ! un vieillard naîtra-t-il encore une fois ? faudra-t-il que nous rentrions dans le ventre de nos mères ? » Tels étaient les doutes que se formait en son âme ce pauvre pharisien. Les autres, plus délicats, reconnaissent que ces vérités sont fort excellentes, mais il leur semble que cette morale est trop raffinée ; qu'il faut renvoyer ces subtilités dans les cloîtres, pour servir de matière aux méditations de ces personnes dont les âmes se sont plus épurées dans la solitude : pour nous, diront-ils, nous avons peine

¹ Luc. XXIV, 5. Marc. XVI, 6.

² Joan. III, 4.

à goûter toute cette mystagogie*. N'est-il pas vrai que c'est la secrète réflexion de quantité de personnes, lorsqu'on traite de ces mystères ?

Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens ? en quelle école ont-ils été élevés ? ignorent-ils qu'il n'y a quasi point de maximes que les saints docteurs de l'Église aient plus souvent inculquées ; et que qui ôterait des écrits de l'apôtre les endroits où il explique cette doctrine, non-seulement il énerverait ses raisonnements invincibles, mais encore qu'il effacerait la plus grande partie de ses divines épîtres ? D'où vient donc, je vous prie, que nous avons si peu de goût pour ces vérités ? d'où vient cela, sinon du dérèglement de nos mœurs ? Sans doute nous ne permettons pas à l'Esprit de Dieu d'habiter ni assez longtemps ni assez profondément dans nos âmes, pour nous faire sentir ses divines opérations ; car le Sauveur ayant dit à ses apôtres qu'il leur enverrait « cet esprit consolateur que le monde ne connaissait pas : pour vous, ajoute-il, mes disciples, vous le connaîtrez, parce qu'il sera en vous et habitera dans vos cœurs : » *Vos autem cognoscetis eum ; quia apud vos manebit, et in vobis erit*. Par où nous voyons que, si nous le laissons habiter quelque temps dans nos âmes, il ferait sentir sa présence par les bonnes œuvres, esquelles sa main puissante porterait nos affections ; et comme il n'y a point de christianisme en nos mœurs, comme nous menons une vie toute séculière et toute païenne, de là vient que nous ne remarquons aucun effet de notre seconde naissance.

Ainsi, chrétiens, pour vous instruire de ces vérités, le plus court serait de vous renvoyer à l'école du Saint-Esprit et à une pratique soignée des préceptes évangéliques. Mais puisque la saine doctrine est un excellent préparatif à la bonne vie, et que les solennités pascales, que nous avons aujourd'hui commencées, nous invitent à nous entretenir de ces choses : écoutez non point mes pensées, mais trois admirables raisonnements du grand apôtre saint Paul, dont il pose les principes dans le texte que j'ai allégué, et en tire les conséquences dans les paroles suivantes : « Jésus est mort, dit-il, et c'est au péché qu'il est mort, » *peccato mortuus est*. Si donc nous voulons participer à sa mort, il faut que nous mourions au péché : c'est notre première partie. Jésus étant mort, a repris une nouvelle vie, et cette vie n'est plus selon la chair, mais entièrement selon Dieu, « parce qu'il ne vit que pour

* Ce mot vient du grec et signifie l'action d'initier aux choses mystérieuses de la religion, ou l'explication de ses mystères. (Édit. de Déforis.)

¹ Joan. XIV, 16, 17.

² Rom. VI, 10.

« Dieu, » *quod autem vivit, vivit Deo*. Il faut donc que nous passions à une nouvelle vie, qui doit être toute céleste : voilà la deuxième. Jésus étant une fois ressuscité, « ne meurt plus, la mort ne lui domine plus, » *jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur*. Si donc nous voulons ressusciter avec lui, il faut que nous vivions éternellement à la grâce, et que la mort du péché ne domine plus en nos âmes : c'est par où finira ce discours. Le Sauveur est mort, mourons avec lui ; il est ressuscité, ressuscitons avec lui ; il est immortel, soyons immortels avec lui. Tâchons de rendre ces vérités sensibles par une simple et naïve exposition de quelques maximes de l'Évangile ; et faisons voir en peu de mots, avant toutes choses, quelle nécessité il y a de mourir avec le Sauveur.

PREMIER POINT.

D'où vient que l'apôtre saint Paul ne parle que de mort et de sépulture, quand il veut dépeindre la conversion du pécheur ; et pourquoi a-t-il toujours à la bouche : qu'il faut mourir au péché avec Jésus-Christ et crucifier le vieil homme, et tant d'autres semblables discours qui d'abord paraissent étranges ? Car s'il ne veut dire autre chose sinon que nous devons changer nos méchantes inclinations, pour quelle raison se sert-il si souvent d'une façon de parler qui semble si fort éloignée ? et ce changement d'affections étant si commun dans la vie humaine, comment ne l'exprime-t-il pas en termes plus familiers ? C'est ce qui me fait croire que ces sortes d'expressions ont quelque sens plus caché, et sans doute il ne les a, pour ainsi dire, affectées, qu'afin de nous inviter à en pénétrer le secret. Or pour avoir une pleine intelligence de l'intention de l'apôtre, je me sens obligé à vous représenter deux considérations importantes : par la première je vous ferai voir, avec l'assistance divine, pour quelle raison la conversion du pécheur s'appelle une mort ; et elle sera tirée d'une propriété du péché : par la seconde, je tâcherai de montrer que nous sommes obligés de mourir au péché avec le Sauveur ; et celle-ci sera prise de la qualité du remède. De ces deux considérations, il en naîtra une troisième pour l'instruction des pécheurs.

Tout péché doit avoir son principe dans la volonté : mais dans l'homme il a une propriété bien étrange ; c'est qu'il est tout ensemble volontaire et naturel. Les pélagiens, ne comprenant point cette vérité, ne pouvaient souffrir que l'on leur parlât de ce péché d'origine avec lequel nous naissons, et disaient que cela allait à l'outrage

de la nature, qui est l'œuvre des mains de Dieu ; ils n'entendaient pas que la source du genre humain étant corrompue, ce qui avait été volontaire seulement dans le premier père avait passé en nature à tous ses enfants. Qu'est-il nécessaire de vous raconter plus au long l'histoire de nos malheurs ? vous savez assez que le premier homme, séduit par les infidèles conseils de ce serpent frauduleux, voulut faire une funeste épreuve de sa liberté ; et qu'usant inconsidérément de ces biens, ce sont les propres mots du saint pontife Innocent¹, il ne sut pas reconnaître la main qui les lui donnait : de sorte que, son esprit s'étant élevé contre Dieu, il perdit l'empire naturel qu'il avait sur ses appétits ; la honte, qui jusqu'à ce temps-là lui avait été inconnue, fut la première de ses passions qui lui décela la conspiration de toutes les autres : il s'était enflé d'une vaine espérance de savoir le bien et le mal ; et il arriva par un juste jugement de Dieu, que « la première chose dont il s'aperçut c'est qu'il fallait rougir : » *Nihil primum senserunt quam erubescendum*, dit Tertullien². Cela est bien étrange. Il remarqua incontinent sa nudité, ainsi que nous apprend l'Écriture³ : c'est qu'il commença à sentir une révolte à laquelle il ne s'attendait pas ; et la chair s'étant soulevée inopinément contre la raison, il était confus de ce qu'il ne pouvait la réduire.

Mais je ne m'aperçois pas que je m'arrête peut-être trop à des choses qui sont très-connues : il suffit présentement que vous remarquiez que nous naissons tous, pour notre malheur, de ces passions honteuses, qui, étant suscitées par le péché, s'élèvent dans la chair, à la confusion de l'esprit. Cela n'est que trop véritable ; et voici le raisonnement que saint Augustin en tire après le Sauveur : « Qui naît de la chair, est chair, » dit Notre-Seigneur en saint Jean⁴ : *Quod natum est ex carne, caro est*. Que veut dire cela ? La chair en cet endroit, selon la phrase de l'Écriture, signifie ces inclinations corrompues qui s'opposent à la loi de Dieu : c'est donc comme si notre Maître avait dit plus expressément : O vous, hommes misérables, qui naissez de cette révolte, vous naissez par conséquent rebelles contre Dieu, et ses ennemis : *Quod natum est ex carne, caro est* : vous recevez en même temps et par les mêmes canaux, et la vie du corps et la mort de l'âme : qui vous engendre, vous tue ; et la masse dont vous êtes formés, étant infectée dans sa source,

¹ Epist. XXIX ad Concil. Carthag. n° 6, col. 892. Epist. Rom. Pontif. (Édit. D. Constant.)

² De veland. Virg. n° 11.

³ Genes. III, 7.

⁴ Joan. III, 6. S. Aug. Serm. CLXXIV, n° 9, t. V, col. 834, Serm. CCXCIV, n° 16, col. 1191.

¹ Rom. VI, 11.

² Ibid. 9.

le péché s'attache et s'incorpore à votre nature. De là cette profonde ignorance, de là ces elutes continuelles, de là ces cupidités effrénées qui font tout le trouble et toutes les tempêtes de la vie humaine : *Quod natum est ex carne, caro est*; et voyez, s'il vous plaît, où va cette conséquence.

Les philosophes enseignent que la naissance et la mort conviennent aux mêmes sujets. Tout ce qui meurt prend naissance, tout ce qui prend naissance, peut mourir : c'est la mort qui nous ôte ce que la naissance nous donne. Vous êtes homme par votre naissance; vous ne cessez d'être homme que par la mort : l'union de l'âme et du corps se fait par la naissance; aussi est-ce la mort qui en fait la dissolution. Or, jusqu'à ce que la nature soit guérie, être homme et être pécheur c'est la même chose : l'âme ne tient pas plus au corps, que le péché et ses mauvaises inclinations s'attachent, pour ainsi dire, à la substance de l'âme. Que si le péché a sa naissance, il aura par conséquent sa vie et sa mort : il a sa naissance par la nature corrompue, sa vie par nos appétits dérégés; ce n'est donc pas sans raison que nous appelons une mort la guérison qui s'en fait par la grâce médicinale qui délivre notre nature : par où vous voyez que ce n'est pas sans raison que la conversion du pécheur s'appelle une mort. C'est pourquoi je ne m'étonne plus, grand apôtre, si vous la nommez ordinairement de la sorte : vous nous voulez faire entendre combien nos blessures sont profondes, combien le péché et l'inclination au mal nous est devenue naturelle; et que naissant avec nous, il ne faut rien moins qu'une mort pour l'arracher de nos âmes.

Voilà déjà, ce me semble, quelque éclaircissement de la pensée de saint Paul, tiré, à la vérité, non des maximes orgueilleuses de la sagesse du siècle, mais des principes soumis et respectueux de l'humilité chrétienne. Nous n'avons point de honte d'avouer les infirmités de notre nature : que ceux-là en rougissent qui ne connaissent pas le Libérateur. Pour nous, au contraire, nous osons nous glorifier de nos maladies; parce que nous savons et la miséricorde du Médecin et la vertu du remède. Ce remède, comme vous le savez, c'est la mort de Notre-Seigneur; et puisque nous voilà tombés sur la considération du remède, il est temps désormais que nous entendions raisonner l'apôtre saint Paul. « Le Fils de Dieu, dit-il, est mort au péché; » *mortuus est peccato*; « ainsi estimez, conclut-il, que vous êtes morts au péché, » *ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato*. Que veut-il dire, que Notre-Seigneur est mort au péché; lui qui

¹ Rom. VI, 10, 11.

dès le premier moment de sa conception a toujours vécu à la grâce? Pour pénétrer sa pensée, il est nécessaire de reprendre la chose de plus haut, et de vous mettre devant les yeux quelques points remarquables de la doctrine de saint Paul, dans lesquels j'entre par cet exemple.

Si jamais vous vous êtes rencontrés dans une place publique où l'on aurait exécuté quelque criminel, n'est-il pas vrai que, par la qualité de la peine, vous avez souvent jugé de l'horreur du crime, et qu'il vous a semblé voir quelque idée de leurs forfaits dans les marques de leurs supplices et dans leurs faces défigurées? Vous êtes surpris peut-être, que je vous propose un si funèbre spectacle : c'est pour vous faire avouer qu'il y a dans la peine quelque représentation de la coulpe. Oserons-nous bien maintenant, mon Sauveur, vous appliquer cet exemple? Il le faut bien, certes, puisque vous avez paru sur la terre comme un criminel. Vous avez désiré vous rendre semblable aux pécheurs; et n'ayant point de péché, vous avez voulu néanmoins en subir toutes les peines pendant votre vie : votre sainte chair a été travaillée des mêmes incommodités que le péché seul avait attirées sur la nôtre; c'est pourquoi saint Paul ose dire, que vous vous êtes fait « semblable à la chair du péché, » *in similitudinem carnis peccati*¹. Quelle bonté, chrétiens ! Ce n'a pas été assez au Fils du Père éternel, de revêtir sa dignité d'une chair humaine; cette chair plus pure que les rayons du soleil, qui méritait d'être ornée d'immortalité et de gloire, il la couvre encore, pour l'amour de nous, de l'image de notre péché : n'est-ce pas de quoi nous confondre? Que sera-ce donc, si nous venons à considérer que c'est par ce moyen que nos péchés sont guéris? C'est ici, c'est ici le trait le plus merveilleux de la miséricorde divine.

On rapporte que parfois les magiciens, possédés en leur âme d'un désir furieux de vengeance, font des images de cire de leurs ennemis, sur lesquelles ils murmurent quelques paroles d'enchantement; et après, ajoute-t-on, frappant ces statues, la blessure, par un fatal contre-coup, en retombe sur l'original. Est-ce fable ou vérité, je vous le laisse à juger : seulement sais-je bien qu'il s'est passé quelque chose de semblable en la personne de mon Maître.

Où était l'image du péché? En sa chair bénite. Où était le péché même? En vous et en moi, chrétiens. La chair du Sauveur, cette image innocente du crime, a été livrée entre les mains des bourreaux, pour en faire à leur fantaisie : ils l'ont frappée, les coups ont porté sur le péché; ils l'ont

¹ Rom. VIII, 3.

crucifié, le péché a été crucifié; ils lui ont arraché la vie, le péché a perdu la sienne : et voilà justement ce que l'apôtre veut dire. Le Sauveur, selon sa doctrine, est mort au péché; parce que, abandonnant à la mort sa chair innocente qui en était l'image, il a anéanti le péché. Mais pourrions-nous conclure de là qu'il faut que nous mourions avec lui, *ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato*? Certainement, chrétiens, la conséquence en est bien aisée; il ne faut que lever les yeux, et regarder notre Maître pendu à la croix. O Dieu ! comment a-t-on traité sa chair innocente ! Quelque part où je porte ma vue, je n'y saurais remarquer aucune partie entière. Quoi ! parce qu'elle portait l'image du péché, il a bien voulu qu'elle fût ainsi déchirée, et nous épargnerons le péché même qui vit en nos âmes ! nous ne mortifierons point nos concupiscences; au contraire, nous nous y laisserons aveuglément emporter ! Gardons-nous-en bien, chrétiens; il nous faut faire aujourd'hui un aimable échange avec la Sauveur. Innocent qu'il était, il s'est couvert de l'image de nos crimes, subissant la loi de la mort; criminels que nous sommes, imprimons en nous-mêmes la figure de sa sainte mort, afin de participer à son innocence : car lorsque nous portons la figure de cette mort, par une opération merveilleuse de l'esprit de Dieu sa vertu nous en est appliquée. C'est pour cela que l'apôtre nous exhorte à porter l'image de Jésus crucifié sur nos corps mortels, à avoir sa mort en nos membres, à nous conformer à sa mort¹.

Mais quelle main assez industrieuse pourra tracer en nous cette aimable ressemblance? Ce sera l'amour, chrétiens, ce sera l'amour. Cet amour saintement curieux ira aujourd'hui avec Madeleine adorer le Sauveur dans sa sépulture : il contempera ce corps innocent gisant sur une pierre, plus froid et plus immobile que la pierre; et là se remplissant d'une idée si sainte, il en formera les traits dans nos âmes et dans nos corps. Ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumières : l'amour portera la main sur les nôtres; il les tiendra clos pour toute cette pompe du siècle; ils n'auront plus de lumière pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle inondaient des fleuves de vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée; l'amour fermera la nôtre à jamais aux blasphèmes et aux médisances : il rendra nos cœurs de glace pour les vains plaisirs qui ne méritent pas ce nom; nos mains seront immobiles pour les rapines : il nous sollicitera de nous jeter à corps perdu sur cet aimable mort, et

¹ II. Cor. IV, 10. Coloss. III, 5. Rom. VII, 5.

de nous envelopper avec lui dans son drap mortuaire; aussi bien l'apôtre nous apprend que « nous sommes ensevelis avec lui par le saint baptême, » *consepulti Christo in baptismo*¹.

La belle cérémonie quise faisait anciennement dans l'Église au baptême des chrétiens ! c'était en ce jour qu'on les baptisait dans l'antiquité, et vous voyez que nous en retenons quelque chose dans la bénédiction des fonts baptismaux. On avait accoutumé de les plonger tout entiers et de les ensevelir sous les eaux; et comme les fidèles les voyaient se noyer, pour ainsi dire, dans les ondes de ce bain salutaire, ils se les représentaient en un moment tout changés par la vertu du Saint-Esprit, dont ces eaux étaient animées : comme si sortant de ce monde à même temps qu'ils disparaissaient de leur vue, ils fussent allés mourir et s'ensevelir avec le Sauveur. Cette cérémonie ne s'observe plus, il est vrai; mais la vertu du sacrement est toujours la même, et partant vous devez vous considérer comme étant ensevelis avec Jésus-Christ.

Encore un petit mot de réflexion sur une ancienne cérémonie. Les chrétiens autrefois avaient accoutumé de prier debout et les mains modestement élevées en forme de croix; et vous voyez que le prêtre prie encore en cette action dans le sacrifice : quelle raison de cela ? il me semble qu'ils n'osaient se présenter à la Majesté divine, qu'au nom de Jésus crucifié : c'est pourquoi ils en prenaient la figure, et paraissaient devant Dieu comme morts avec Jésus-Christ; ce qui a donné occasion au grave Tertullien d'adresser aux tyrans ces paroles si généreuses : *Paratus est ad omne supplicium ipse habitus orantis christiani*² : « La seule posture du chrétien « priant affronte tous vos supplices : » tant ils étaient persuadés, dans cette première vigueur des mœurs chrétiennes, qu'étant morts avec le Sauveur, ni supplices ni voluptés ne leur étaient rien ! Et c'est pour le même sujet qu'ils prenaient plaisir en toute rencontre d'imprimer le signe de la croix sur toutes les parties de leurs corps : comme s'ils eussent voulu marquer tous leurs sens de la marque du crucifié, c'est-à-dire, de la marque et du caractère de mort. Pour la cérémonie, nous l'avons tous les jours en usage ; mais nous ne considérons guère le prodigieux détachement qu'elle demande de nous ; et c'est à quoi néanmoins l'apôtre saint Paul nous presse. [Ces premiers chrétiens] n'avaient rien de plus présent à l'esprit que cette pensée : Il faut que tout chrétien meure avec Jésus-Christ. Il faut qu'il meure; car le péché se contractant par la nais-

¹ Coloss. II, 12.

² Apolog. n° 30.

sance, il ne se détache que par une espèce de mort. Il faut qu'il meure; car il faut qu'il s'applique et la ressemblance et la vertu de la mort de notre Sauveur, qui est l'unique guérison de ses maladies. Voilà déjà deux raisons: la première est tirée d'une propriété du péché; la seconde, de la qualité du remède. Oublierions-nous cette instruction particulière que nous avons promise: elle me semble trop nécessaire; et ce n'est point tant une nouvelle raison, qu'une conséquence que nous tirerons des deux autres.

Écoutez, écoutez, pécheurs, la grave et sérieuse leçon de cet admirable docteur: puisqu'il ne nous parle que de mort et de sépulture, ne vous imaginez pas qu'il ne demande de nous qu'un changement médiocre. Où sont ici ceux qui mettent tout le christianisme en quelque réformation extérieure et superficielle, et dans quelques petites pratiques? En vain vous a-t-on montré combien le péché tenait à notre nature, si vous croyez après cela qu'il ne faut qu'un léger effort pour l'en détacher: l'apôtre vous a enseigné que vous devez traiter le péché comme Jésus-Christ en a traité la ressemblance en sa sainte chair. Voyez s'il l'a épargnée: quel endroit de son corps n'a pas éprouvé la douleur de quelque supplice exquis? et vous ne comprenez pas encore quelle obligation vous avez de rechercher dans le plus secret de vos cœurs tout ce qu'il y peut avoir de mauvais désirs, et d'en arracher jusqu'à la plus profonde racine! Oui, je vous le dis, chrétiens, après le Sauveur; quand cet objet, qui vous sépare de Dieu, vous serait plus doux que vos yeux, plus nécessaire que votre main droite, plus aimable que votre vie, coupez, tranchez: *Abscide eum*¹. Ce n'est pas sans raison que l'apôtre ne nous prêche que mort, il veut nous faire entendre qu'il faut porter le couteau jusqu'aux inclinations les plus naturelles; et même jusqu'à la source de la vie, s'il en est besoin.

Saint Jean-Chrysostôme fait, à mon avis, une belle réflexion sur ces beaux mots de saint Paul: *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo*²: « Le monde m'est crucifié, et moi au monde; » entendez toujours par le monde, les plaisirs du siècle: « Ce ne lui était pas assez d'avoir dit que le monde était mort pour lui, remarque ce saint évêque³; il faut qu'il ajoute que lui-même est mort au monde. Certes, poursuit le merveilleux interprète, l'apôtre considérait que non-seulement les vivants ont quelques sentiments les uns pour les autres; mais qu'il leur reste

¹ *Matth.* v, 30.

² *Gal.* vi, 14.

³ *Lib. II de Convunct.* n° 2, t. I, p. 142.

« encore quelque affection pour les morts, qu'ils « en conservent le souvenir, et rendent du moins « à leurs corps les honneurs de la sépulture. « Tellement que le saint apôtre, pour nous faire « entendre jusqu'à quel point le fidèle doit être « dégagé des plaisirs du siècle: Ce n'est pas as- « sez, dit-il, que le commerce soit rompu en- « tre le monde et le chrétien, comme il l'est « entre les vivants et les morts, parce qu'il y « reste encore quelque petite alliance; mais tel « qu'est un mort à l'égard d'un mort, tels doi- « vent être l'un à l'autre le siècle et le chrétien. » Comprenez l'idée de ce grand homme; et voyez comme il se met en peine de nous faire voir, que, pour les délices du monde, le fidèle y doit être froid, immobile, insensible: si je savais quelque terme plus significatif, je m'en servais.

C'est pourquoi armez-vous, fidèles, du glaive de la justice; domptez le péché en vos corps par un exercice constant de la pénitence: ne m'alléguez point ces vaines et froides excuses, que vous en avez assez fait, et que vous avez déchargé le fardeau de vos consciences entre les mains de vos confesseurs. Ruminez en vos esprits ce petit mot d'Origène. *Neque enim putes quod innovatio vite, que dicitur semel facta, sufficiat: sed semper et quotidie, si dici potest, ipsa novitas innovanda est*¹: « Ne croyez pas qu'il suffise de s'être renouvelé une fois: il faut renouveler la nouveauté même; » c'est-à-dire, que quelque participation que vous ayez de la sainteté et de la justice, fussiez-vous aussi justes comme vous présumez de l'être, il y a toujours mille choses à renouveler par une pratique exacte de la pénitence: à plus forte raison, êtes-vous obligés de vous y adonner n'ayant point expié vos fautes, et sentant en vos âmes vos blessures toutes fraîches, et vos mauvaises habitudes encore toutes vivantes. Et Dieu veuille que vous ne le connaissiez pas si tôt par expérience!

Mais il me semble que j'entends ici des murmures. Quoi! encore la pénitence! eh! on ne nous a prêché autre chose durant ce carême: nous parlera-t-on toujours de pénitence? Oui, certes, n'en doutez pas; tout autant qu'on vous prêchera l'Évangile et la mort de notre Sauveur. Tu t'abuses, chrétien, tu t'abuses, si tu penses donner d'autres bornes à ta pénitence, que celles qui doivent finir le cours de ta vie. Sais-tu l'intention de l'Église dans l'établissement du carême? Elle voit que tu donnes toute l'année à des divertissements mondains; cela fâche cette bonne mère: que fait-elle? Tout ce qu'elle peut

¹ *Lib. v, in Ep. ad Rom.* n° 8, t. IV, p. 562.

pour dérober six semaines à tes dérèglements. Elle te veut donner quelque goût de la pénitence; estimant que l'utilité que tu recevras d'une médecine si salutaire, t'en fera digérer l'amertume et continuer l'usage: elle t'en présente donc un petit essai pendant le carême: si tu le prends, ce n'est qu'avec répugnance: tu ne fais que te plaindre et murmurer durant tout ce temps.

Hélas! je n'oserais dire quelle est la véritable cause de notre joie dans le temps de Pâques. Sainte piété du christianisme, en quel endroit du monde t'es-tu maintenant retirée? On a vu le temps que Jésus en ressuscitant trouvait ses fidèles ravis d'une allégresse toute spirituelle, parce qu'elle n'avait point d'autre sujet que la gloire de son triomphe: c'était pour cela que les déserts les plus reculés et les solitudes les plus affreuses prenaient une face riante. A présent, les fidèles se réjouissent; il n'est que trop vrai: mais ce n'est pas vous, mon Sauveur, qui faites leur joie. On se réjouit de ce qu'on pourra faire bonne chère en toute licence: plus de jeûnes, plus d'austérités; si peu de soin que nous avons peut-être apporté durant ce carême à réprimer le désordre de nos appétits, nous nous en relâcherons tout à fait: le saint jour de Pâques, destiné pour nous faire commencer une nouvelle vie avec le Sauveur, va ramener sur la terre les folles délices du siècle, si toutefois nous leur avons donné quelque trêve, et ensevelira dans l'oubli la mortification et la pénitence; tant la discipline est éternée parmi nous!

Ici vous m'arrêterez peut-être encore une fois, pour me dire: Mais ne faut-il pas se réjouir dans le temps de Pâques? n'est-ce pas un temps de réjouissance? Certes, je l'avoue, chrétiens: mais ignorez-vous quelle doit être la joie chrétienne, et combien elle est différente de celle du siècle? Le siècle et ses sectateurs sont tellement insensés, qu'ils se réjouissent dans les biens présents; et je soutiens que toute la joie du chrétien n'est qu'en espérance: pour quelle raison? C'est que le chrétien dépend tellement du Sauveur, que ses souffrances et ses contentements n'ont point d'autres modèles que lui. Pourquoi faut-il que le chrétien souffre? parce que le Sauveur est mort. Pourquoi faut-il qu'il ait de la joie? parce que le même Sauveur est ressuscité. Or sa mort doit opérer en nous dans la vie présente, et sa résurrection seulement dans la vie future. Grand apôtre, c'est votre doctrine; et partant notre tristesse doit être présente, notre joie ne consiste que dans des désirs et dans une généreuse espérance: et c'est pour cette raison que le saint apôtre dit ces deux beaux mots, décrivant la vie des chrétiens: *Spe gaudentes*; et incontinent après, *in tribulatione*

*patientes*¹. Savez-vous quelles gens ce sont que les chrétiens? ce sont des personnes qui se réjouissent en espérance: et en attendant, que sont-ils? ils sont patients dans les tribulations. Que ces paroles, mes frères, soient notre consolation pendant les calamités de ces temps; qu'elles soient aussi la règle de notre joie durant ces saints jours: ne nous imaginons pas que l'Église nous ait établi des fêtes pour nous donner le loisir de nous chercher des divertissements profanes, comme la plupart du monde semble en être persuadé. Nos véritables plaisirs [ne sont pas] de ce monde: nous en pouvons prendre quelque avant-goût par une fidèle attente; mais la jouissance en est réservée pour la vie future. Et pour ce siècle perverti dont Dieu abandonne l'usage à ses ennemis, songeons que la pénitence est notre exercice, la mort du Sauveur notre exemple, sa croix notre partage, son sépulcre notre demeure. Ah! ce sépulcre, c'est une mère: mon Maître y est entré mort, il l'a enfanté à une vie toute divine; il faut qu'après y avoir trouvé la mort du péché j'y cherche la vie de la grâce: c'est notre seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Augustin distingue deux sortes de vie en l'âme: l'une, qu'elle communique au corps; et l'autre, dont elle vit elle-même: *Aliud est enim in anima unde corpus vivificatur, aliud unde ipsa vivificatur*²; comme elle est la vie du corps, ce saint évêque prétend que Dieu est sa vie: *Vita corporis anima est, vita animæ Deus est*³. Expliquons, s'il vous plaît, sa pensée, et suivons son raisonnement. Afin que l'âme donne la vie au corps, elle doit avoir par nécessité trois conditions: il faut qu'elle soit plus noble; car il est plus noble de donner que de recevoir: il faut qu'elle soit unie; car il est manifeste que notre vie ne peut être hors de nous: il faut qu'elle lui communique des opérations que le corps ne puisse exercer sans elle; car il est certain que la vie consiste principalement dans l'action. Que si nous trouvons que Dieu a excellemment ces trois qualités à l'égard de l'âme, sans doute il sera sa vie à aussi bon titre qu'elle-même est la vie du corps. Voyons en peu de mots ce qui en est.

Et, premièrement, que Dieu soit, sans comparaison, au-dessus de l'âme, cela ne doit pas seulement entrer en contestation. Dieu ne serait pas notre souverain bien, s'il n'était plus noble que nous, et si nous n'étions beaucoup mieux en lui qu'en nous-mêmes. Pour l'union, il n'y a non plus de sujet d'en douter à des chrétiens après que

¹ *Rom.* XII, 12.

² *In Joan. Tract.* XIX, n° 12, t. III, part. II, col. 442.

³ *Serm.* CLXI, n° 6, t. V, col. 777.